

Marquises



éditions Zoé - 2014

24 Heures, 9 décembre 2014.

32 La der

24 heures | Mardi 9 décembre 2014

Blaise Hofmann, écrivain

L'enraciné succombe à l'évasion

Michel Rime Texte
Odile Meylan Photo

«J'ai écrit sur les îles Marquises, mais se déclare de plus en plus Vaudois. Blaise Hofmann bouge entre l'ici et l'ailleurs. Voyageur? «Non pas du tout. Le voyage ne représente pas une grande partie de ma vie.» Doucement provocateur, celui qui est venu tardivement à la lecture grâce à un autre Blaise, le Cendrars bourlingueur. Il a autrefois gagné Vladivostok. Et en est revenu par une longue digression géographique qui l'a conduit en Afrique. N'a-t-il pas fait le tour de la Méditerranée avec les lecteurs de *24 heures* sur l'épaule? Six mois de chroniques hebdomadaires à la rencontre des musulmans d'Espagne et des chrétiens du Caire. Il est comme ça, Blaise Hofmann, un peu écrivain voyageur, un peu modeste, un peu taiseux. Surtout lorsqu'on s'intéresse à sa personne. Résolument enraciné, hyperactif assurément. «Le Vaudois, c'est le poing dans la poche!» Parole de secundo bernois.

Si on lui prêtait plusieurs vies, il en consacrerait une à l'agriculture. Ce fils d'homme généreux de la terre a montré son penchant pour les occupations primaires dans son livre *Estive*. Son physique bien charpenté y trouverait du bonheur. Mais l'ancien enseignant de français et d'histoire appartient à la famille des assoiffés. Il refuse de répéter à jamais les mêmes gestes. Il brûle d'explorer. Il vibre. Il a besoin de découvrir. C'est un rêveur spartiate qui paie de sa personne pour sortir des sentiers battus. Citadin devenu, il dépense sa carcasse dans des virées sportives en montagne. Il est capable de courir et de marcher pendant onze heures d'affilée. De parcourir soixante kilomètres et cinq mille mètres de dénivellation. Il lui est nécessaire d'aller jusqu'au bout. Aux Marquises, il explore toutes les îles; campe dans des coins pau-

més; arpente les vieux chemins; se fait même déposer sur Motane, la déserte. Encore un défi pour jouir des extrêmes. Éprouver son poids sur le sol de la terre. «J'ai de la peine à passer plusieurs jours sans poser les pieds sur l'herbe.» Non, il n'est pas devenu footballeur professionnel. Oui, il s'est mis à écrire sur le tard. Ce timide aime passer. Il ne s'attend pas, mais il crée des ponts et garde le contact. Entièrement de noir vêtu, un minuscule chignon vissé sur le crâne, alors que sur les côtés les cheveux sont coupés, Blaise Hofmann vous regarde avec intensité. Mais l'amour de l'autre se lit dans la douceur bleue de ses yeux. «Je n'écrirai plus de récit de voyage. *Marquises* est un adieu aux carnets de vagabondage. J'irai dans d'autres pays, mais j'en

«Ce n'est pas anodin de faire écrire des gens. Le rapport à l'écriture intime reste difficile»

parlerai différemment, d'une façon plus journalistique ou en recourant à la fiction.» Les projets crépitent en lui, mais motus, encore la discrétion.

Tout aussi impossible d'annoncer vers quoi les mots le porteront demain. S'il a débuté par la poésie, il ne la fréquente plus guère par la plume. Livres, chroniques, articles et ateliers d'écriture, là vont ses efforts. A propos de ces ateliers: «Cela me demande beaucoup. Ce n'est pas anodin de faire écrire des gens. Le rapport à l'écriture intime reste difficile.» Blaise Hofmann a aussi conçu des chansons: *Chantrelles pour petits jardins*. Et depuis 2010, il s'est frotté au théâtre: spectacles musicaux avec Gérard Demierre, collaborations avec la chanteuse Solam ou le danseur Cosimo Sabatella. Rien de tel



Carte d'identité

Né le 2 avril 1978 à Villars-sous-Yens.

Six dates importantes

1995 Voyage au Bénin avec des gymnasiens dans un contexte humanitaire.
2001-2003 Premier grand départ vers Vladivostok, puis long retour via l'Afrique.
2004 Publie à compte d'auteur *Billet aller simple* avec Imprimerie Mon Livre.
2008 Reçoit le Prix Nicolas Bouvier pour *Estive*, paru chez Zoé l'an précédent.
2010 Deux décès d'*Odyssee*, premier spectacle avec Gérard Demierre.
2013 Décide de vivre de sa plume.

pour briser la pratique solitaire. «Le théâtre permet la fragmentation, l'écriture par tableaux. Pour un livre, c'est boulimique, je ne fais que ça sur quelques mois. Mais je ne souhaite pas les porter trop longtemps.» *Génération en kit* se joue en ce moment à Morges. Après ces démarches en équipes, il se déclare ravi de revenir à des phrases sans compromis. A propos de lectures, il cite le jurassien bernois Francis Glauque et le vaudois Jean-Pierre Schlunegger: de la poésie bien écorchée, des proses denses dénuées de tricherie et d'imposture. «Je crois que l'honnêteté a un rôle à jouer dans les arts.» En amour, il confesse apprécier la flûdité. A ses yeux, les relations de couple ont pris cinquante ans de retard. «On ne tient compte que de la pression sociale.»

La maison individuelle, les enfants et la famille nucléaire, très peu pour lui. A Lausanne, où il vit à l'ombre du château, il fréquente volontiers La Bossette. Car les bars et les cafés constituent «des endroits à détente, des îlots de sociabilité». Il en apprécie l'ambiance et la proximité humaine. Né dans une ferme de Villars-sous-Yens, au milieu des arbres fruitiers et de la vigne, Blaise Hofmann aime le vin et ne manque une vendange que s'il se trouve à l'autre bout de la terre.

«*Marquises*», Editions Zoé, 228 p.

Dédicace: Morges, La Librairie, ve 19 décembre (8 h-21 h).
Morges, Trois P'tits Tours: *Generation en kit*, jusqu'au 31 décembre
www.troispetitstours.ch

«Que suis-je venu faire ici en Polynésie en décembre, moi qui exècre le balnéaire?»

«Les Marquises doivent être autre chose qu'un cimetière d'étrangers célèbres», disait Lucien Kimitete. Dans ses chroniques, Blaise Hofmann s'efforce d'aller voir au-delà des tombes et des mythes, tournant le dos à la plage, le vrai visage des îles

Par **Eléonore Sulser**



JOURNAL DE BORD

Blaise Hofmann
Marquises

Zoé, 236 p.

«Monsieur le journaliste, dites donc, que savez-vous de notre culture?» Délicat d'écrire sur les Marquisiens, gens qui peuvent, semble-t-il, se montrer susceptibles quand on s'aventure à décrire leurs danses et leurs coutumes. L'écrivain Blaise Hofmann (*Estive, L'Assoiffée* chez Zoé, *Notre Mer* ou *Billet aller simple* à L'Aire) l'a appris à ses dépens, lui qui, voyageant, l'hiver passé, aux Marquises pour assister notamment à un festival des arts du Pacifique – son premier chapitre –, s'est vu vertement tancé par des gens du lieu, après avoir publié sur son blog ses considérations, pourtant très doucement ironiques, de voyageur et de curieux.

Étranges – et passagères! – colères que Blaise Hofmann raconte dans *Marquises*. Car le chroniqueur suisse qui explore ces lieux antipodiques et livre ici un rapport vagabond de son périple d'île en île, semble loin de vouloir se gausser des habitants des lieux. Il apparaît plutôt d'une bonne volonté et d'une candeur à toute épreuve, prêt à rencontrer ce nouveau monde. Tout au plus traîne-

t-il à sa suite une légère nostalgie, fruit de trop nombreuses lectures, susceptible d'irriter l'habitant du lieu. Aussi s'efforce-t-il d'admirer aussi bien les coutumes ancestrales que les nouvelles mœurs mondialisées. Il se console à longueur de phrases des époques disparues, et se moque volontiers de lui-même, lorsqu'il rêve trop fort de jungle inviolée et de cannibalisme authentique: «Le randonneur ignore encore qu'il n'y a rien de vierge ici. Les Marquises sauvages et préservées que vendent les dépliant de *tourisme vert* n'existent plus. La forêt primaire a disparu, envahie par des espèces non indigènes.» Qu'importe, il fait bon quand même, crapahuter dans cette «jungle pour débutants».

Et pourquoi pas une île déserte? Celle de Motane, par exem-

ple, où notre reporter des îles s'offre un court séjour clandestin et intense qu'il conclut: «Je dois me faire une raison, l'idée de l'île déserte était une mauvaise idée. [...] Cette île manque surtout d'humour, la beauté n'est pas très amusante.»

Dans le même souci de respect de l'identité marquisienne, le narrateur renonce à passer trop de temps sur la tombe de Jacques Brel –, mais il ne sacrifie pas pour autant celui qui, avec Rimbaud et Che Guevara, l'a suffisamment impressionné pour justifier ce pèlerinage au bout du monde. Le narrateur est venu voir Brel, mais cela ne lui suffit pas et lui fiche même un sacré coup de *fiu*, de blues polynésien. Et il verra heureusement, pour ses lecteurs, beaucoup d'autres choses que des

«tombes d'étrangers célèbres». Il rencontre des gens, se fait raconter des histoires, joue les Robinson, les archivistes, les naufragés, les campeurs, les joyeux convives, les grenouilles de bénitier, les écrivains.

C'est lorsqu'il voyage dans le temps qu'il fait ses rencontres les plus savoureuses. Ainsi ces deux Vaudois, venus en colons aux îles, et qui racontent leurs bonheurs et leurs déboires dans les lettres qu'ils renvoient au pays. Une correspondance jaunie, que consulte et transcrit le narrateur, où l'eau douce du Léman se mêle au sel des lagons et les requins aux filets de perche.

Il y a le charme de ces îles, décrites par Blaise Hofmann. Le soleil écrasant confère à ses récits un effet surexposé, ce qui à l'heure où les jours raccourcissent réchauffe agréablement. Le voyage est aussi saisi dans toute sa précarité et ses ratages: beuveries de hasard, panneaux d'interdiction, obstacles boueux, moustiques, le pseudo-paradis n'est pas sans pièges... Beaucoup d'autodérision lutte efficacement contre des considérations qui pourraient passer pour naïves mais qui sont celles d'un regard premier, affectueux et ouvert. Et puis, le narrateur a des lettres, il se souvient de Melville, Loti, Stevenson, London, et d'autres moins connus, arpenteurs eux aussi, déçus ou amoureux, des Marquises.

Marquises, rappelle le narrateur, c'est le nom que les étrangers, les Français, ont donné à l'archipel, le nommant et en prenant possession brutalement, tout à la fois. En langue locale, ce coin du monde s'appelle en fait – comme tant d'autres – «La Terre des hommes». Et c'est bien vers une terre des hommes, imparfaite, comique et belle aussi, que l'on suit Blaise Hofmann.

▼
Blaise Hofmann

«Marquises»

«Après trois mois de repérage dans l'archipel sur une goélette à deux mâts, François décide de s'établir sur l'île de Fatu Hiva, la moins peuplée, «c'est comme la vallée du Rhône, mais en petit»...»

Au rythme des «Marquises»

Littérature. L'écrivain vaudois Blaise Hofmann publie chez Zoé un récit de voyage qui emmène le lecteur sur les îles merveilleuses de l'archipel polynésien. Portrait d'un homme ravi.

GHANIA ADAMO

h

Hofmann. Avec un seul «f», le nom signifie homme de la cour. L'autre Hoffman, qui porte deux «f», désigne l'homme de l'espoir. «C'est par ce deuxième nom que se distinguent les grandes familles suisses. Moi, je suis d'origine modeste», lâche dans un sourire Blaise Hofmann qui n'en reste pas moins pétri d'espoir face à notre monde dont beaucoup d'écrivains n'attendent plus rien. Lui se dit de tempérament optimiste. Et c'est ce tempérament-là qui l'a conduit à voir la beauté de la terre. La montagne, les océans, les fleurs, les arbres, les animaux... il sait les observer pour transmettre ensuite ses émotions dans des livres merveilleux qui vous donnent envie d'aimer l'univers.

Les moutons, il les a gardés dans *Estive* (Zoé), carnet de route du berger qu'il fut un été dans une vallée alpine. La Méditerranée, il en a fait le tour dans *Notre Mer* (L'Aire), ralliant ses deux rives, le Nord et le Sud, «sœurs depuis deux ou trois millénaires, mais aujourd'hui ennemies», comme il le dit.

Les pieds au sol

Entre ciel et terre vit Blaise Hofmann. Ne pas voir en lui un écrivain en apesanteur. Non, il n'est pas une créature de Chagall. Et si ce jeune homme de 36 ans rêve d'étoiles comme tout poète, il réussit à garder ses pieds au sol, lui qui a grandi dans un milieu paysan. «Je n'appartiens pas à une famille de lecteurs et de débat intellectuel, dit-il. Jamais je n'aurais pensé qu'un jour j'écrirais des bouquins.»

D'origine bernoise, la famille s'établit, au cours des années 1940, dans le canton de Vaud. Le père est arboriculteur-viticulteur. La mère l'aide dans son travail. De ce monde végétal vient l'attachement de Blaise au terroir. Il aime la Suisse, ses habitants: «J'ai de la peine à les quitter, et c'est parce que je tiens à ce pays que je cherche à partir, sachant toujours que je vais revenir.»

Une étoile sur la mer

Voyager. «J'adore ça», confie-t-il. Il ne se veut pas écrivain-voyageur, cette «étiquette» ne lui plaît pas. Et pourtant, la plupart de ses livres ont été écrits à la suite de longs périples. Mais Blaise Hofmann n'est



Blaise Hofmann, un écrivain vaudois et un amoureux du monde. DR

pas Nicolas Bouvier, même si son livre *Estive* a été honoré du prix du même nom qui récompense chaque année un jeune auteur. Il n'est pas non plus Maurice Chappez, même si son écriture est «paysanne», comme il tient à le préciser. «Je reste hyper-réaliste, agrippé à la terre, aux détails.»

Faut-il le croire? Sans doute. L'écrivain qu'il est a ses contradictions. Ses récits fleurissent bon l'humus, mais y soufflent aussi les alizés; les vents océaniques chassant, d'un voyage à l'autre, le parfum helvétique. Par moments, ça flotte chez Blaise Hofmann. «Oui, ça flotte au chapitre consacré à Motane», reconnaît-il. Motane n'est pas un village perdu au fin fond des Alpes. Motane est une étoile posée sur une mer de rêve, une île déserte en plein océan Pacifique, au cœur de la Polynésie française. C'est là-bas que l'écrivain s'est rendu l'hiver dernier. Il y a passé trois mois. Trois mois à parcourir l'archipel des Marquises.

Marquises est aussi le titre du dernier ouvrage de Blaise Hofmann publié

chez Zoé. Sur les Marquisiens, l'auteur pose son regard curieux. Il se fait ethnologue, tantôt ironique tantôt naïf, séduit par les coutumes locales, agacé par l'attitude souvent arrogante des Blancs auxquels échappe l'horizon des tropiques. L'attitude de certains colons européens établis sur l'archipel depuis des décennies. L'écrivain suit leur parcours, transforme leur histoire d'immigrés en sagas familiales.

Du sable en guise de lit

Lui-même se voit là-bas comme un «Blanc en voie de renaturation». On lui demande ce qu'il entend par ces mots. Il répond: «Aux Marquises, je me suis reconnecté aux éléments grâce à une nature vierge qui vous libère du brouhaha de la civilisation occidentale.» En route pour Hiva Oa, l'île où Jacques Brel vécut à la fin de sa vie, l'auteur s'arrête donc à Motane. «Je dormirai ici, au pied de deux cocotiers, écrit-il. Un peu de sable en guise de matelas, un plafond azur, des murs en pierres

apparentes, une porte-fenêtre béante sur l'horizon, une baignoire infinie, des bains de pieds à partager avec les crabes.» En un mot, le paradis. Celui-là même que tant d'artistes (Gauguin, entre autres) cherchèrent en Polynésie. Lui, Blaise, voulait éviter le cliché Brel. Mais sa passion pour son «idole d'adolescence» eut raison de sa méfiance envers les brochures de voyagistes.

Brel. C'est lui qui a déclenché son envie des Marquises. Il alla donc le chercher en Polynésie, comme autrefois il chercha Rimbaud en Afrique et Che Guevara en Bolivie. «Mais Brel n'est pas la star dont se vantent les autochtones, raconte l'auteur, ils ne dansent pas sur sa musique, ils ont leur rythme à eux.» L'artiste belge avait pourtant ses «Marquises». Il les chanta. «J'ai entendu sa chanson une seule fois là-bas, quand je suis allé voir son petit avion Jojo, exposé dans un centre d'art sur l'île de Hiva Oa», se souvient-il. *Les Marquises* passaient alors en boucle. Une musique qui ne vous quitte pas. I

> Blaise Hofmann, *Marquises*, Ed. Zoé, 233 pp.

Chroniques pacifiques

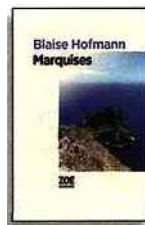
5 novembre >
RÉCIT DE VOYAGE Suisse

Le Suisse Blaise Hofmann arpente avec curiosité et humilité un fantasme de voyageur : l'archipel des Marquises.

« *Les Marquises se doivent d'être autre chose qu'un cimetière pour étrangers célèbres* » : ce vœu formulé par l'un des acteurs du « *renouveau culturel marquisien* » semble avoir touché le cœur de ses 10 000 compatriotes, répartis au milieu du Pacifique, sur six îles de cet archipel de la Polynésie française. Pour l'avoir mésestimé, le Suisse Blaise Hofmann a été remis à sa place. Dans *Marquises*, un carnet de voyage en sept étapes, il retranscrit ainsi les commentaires virulents reçus après la publication d'un blog où il relatait un festival des arts marquisiens réunissant 400 musiciens et danseurs sur l'île Ua Huka.

Prix Nicolas Bouvier 2008 pour *Estive* (réédité en 2011 chez Zoé), le journaliste écrivain est allé d'île en île : Hiva Oa, « *l'île de Paul Gauguin et de Jacques Brel* », Fatu Hiva « *la plus excentrée, la plus australe, la plus tropicale, la plus pluvieuse* », Nuku Hiva « *la plus admi-*

nistrative », Motane, l'inhabitée... C'est un chroniqueur modeste qui constate que l'histoire des Marquises « *est prise en otage par les explorateurs, les missionnaires et les scientifiques, ces étrangers nés à 20 000 kilomètres d'ici* ». Face aux James Cook, aux Segalen, aux Melville, aux Stevenson, aux London, aux Loti... son unique règle est d'être « *fidèle au ressenti* » et de tenir à distance le fantasme. Il y parvient en restant sobre et équilibré, dans l'empathie comme dans l'ironie. Ses chroniques observent à bonne distance le métissage du catholicisme dominant avec les rites païens, les bières Hinano, le « *Dieu Toyota* », la virginité perdue, le tatouage redevenu « *la pratique culturelle la plus vivante des Marquises* », totem indélébile que le voyageur emportera avec lui à l'issue du périple, les Marquises pour toujours dans la peau. **Véronique Rossignol**



BLAISE HOFMANN

Marquises

ZOÉ

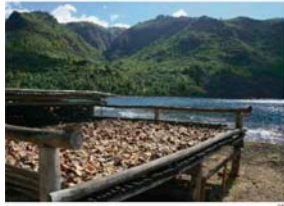
TIRAGE : NC

PRIX : 17 EUROS ; 200 P.

ISBN : 978-2-88182-933-8



En visite chez Mesdames les



Gauguin a peint les belles vahinés des Marquises, Jacques Brel y a fumées ses dernières cigarettes. Blaise Hofmann a suivi leurs traces sur ces îles de la Polynésie française, dans un perpétuel grand écart entre soi et l'autre.

Il se présente comme «un Blanc en voie de renaturation». Écrivain vaudois Blaise Hofmann avoue adorer le tourisme balnéaire et adorer l'hiver. Foutu Bel qui, avec sa chanson *Les Marquises* («Le cœur est voyageur, l'avenir est au hasard»), fa poussé dès l'adolescence à partir vers ces confettis de terre du Pacifique sud. Les insulaires connaissent la chanson de l'étranger armé de son «javelot d'orgueil» (son fusil), de son crucifix, de ses maladies qui déciment. Ils détestent Jacques Brel, car les profs leur ont dicté chaque année les paroles des Marquises. Ils reviennent de loin: en 1980, les écoliers marquisiens étaient encore punis s'ils parlaient leur langue à l'école. A la fin de la journée, ils devaient désherber la cour de l'éco-

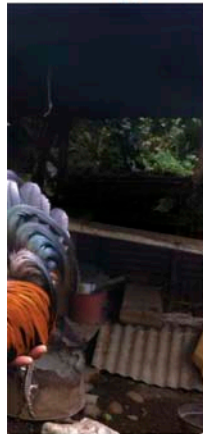
le ou recopier cent fois «Je ne dois pas parler marquisien». Aujourd'hui, ils se rendent au musée local pour reconstituer leurs instruments originaux en s'appuyant sur les observations des ethnologues venus de l'étranger. Un festival de danses folkloriques renait que Blaise Hofmann va justement découvrir. Fidèles à leur mode de vie, les Marquisiens le célèbrent avec force et joie, puis boivent jusqu'à délirer.

«SI C'EST ÇA LE PROGRÈS...»
Chaque touriste y va de sa mortelle définition de l'authenticité. Détourne de ses photos toute pollution visuelle qui rappellerait la modernité. Le grand écart de 20'000 km et de quatre siècles de colonisation persiste et sai-

ÉCHO DÉCOUVERTE

De g. à dr.:
1 La noix de coco séchée produit l'huile de coprah, une des rares ressources des îles.
2 Paul Gauguin a vécu et est mort sur l'île de Hiva Oa.
3 Le coq à sa place dans chaque maison des Marquises.

Marquises



ble son expédition. Il ignore *Fenua Enata*, la Terre des Hommes, nom originel de cet archipel d'une dizaine d'îles peuplé aujourd'hui de dix mille habitants. Ils étaient cent mille à l'époque, mais les maladies et l'alcool les ont décimés. Jack London, Pierre Loti, Herman Melville, Victor Segalen, Robert Louis Stevenson, Thor Heyerdahl, Gauguin: la liste des célébrités qui sont passées aux Marquises est longue. Ces explorateurs ont le don d'émouvoir les insulaires: «Les Marquisiens se doivent d'être autre chose qu'un cimetière d'étrangers célèbres», déclament-ils. Ce qui ne les empêche pas d'accueillir chaleureusement notre voyageur. Il n'attendra jamais longtemps un lift au bord de la route.

LE COLON VENU DE VEVEY

Blaise Hofmann conte ses Marquises à hauteur d'homme, avec empathie et ironie, multipliant les dialogues et confrontant les points de vue. Le temps et la conversation s'étirent. Aux Occidentaux qui introduisent la propriété privée en 1903 et qui s'indignaient du cannibalisme pratiqué par les indigènes, il répond en citant Montaigne: «Il y a moins de barbarie à cuire un homme et à le manger lorsqu'il est mort qu'à le torturer lorsqu'il est vivant». Blaise Hofmann retrouve les traces d'un colon suisse, François Grelet, né à Vevey en 1868 et mort à Omoa. Un voyageur, un vrai, pas «un usurpateur», comme Hofmann le dit de lui-même. On lui prête une malle aux trésors, de l'or en mots: la correspondance de deux frères Grelet, François et Louis, avec leur sœur. Envoyée en Suisse entre 1891 et 1916, elle a été réexpédiée aux Marquises. La lecture enfiévrée de ces lettres illumine une nuit sans sommeil. Du

pain béni pour l'écrivain, «un voyage dans le voyage».

LE ROBINSON DE MOTANE

Il tentera même l'expérience de la solitude sur Motane, l'une des îles désertes de l'archipel. Une robinsonnade de quatre jours qu'il décrit en ces termes: «Il est un temps où le voyageur doit cesser de manger à tous les râteliers, affronter son vide, ce temps s'appelle Motane (...) Elle déserte, c'est la pensée ralentie, la solitude est corrosive». Pour un peu, il attraperait le *fin*, le spleen polynésien. Il le trompe, tour à tour tenté de s'aménager un abri, de vérifier concrètement son isolement, d'estimer la taille de ce territoire paradoxal et de lire. Le voilà poursuivi comme son ombre par la satanée routine. «Personne n'est là pour rire de ma vacuité, il faut être deux pour être ridicule.» Mais il est en manque de l'autre, son miroir vital. «Pas un mot ne pousse sur cette île. Les Marquisiens le savent, les mots sont trop pauvres, trop usés. Ce doit être humain: quand la vie lui offre un espace vide, l'homme n'en profite pas pour faire l'expérience du silence, il le fantasme, il l'exploite, il y projette son arrogance. Toutes les îles sont nées sans l'homme, elles mourront sans lui. Ses institutions, ses mœurs, son feu, sa foi, ses herminettes, ses bombes atomiques, tout cela est passager».

La fin de son séjour approche, une peur diffuse l'effleure: «Je me réveille au paradis, et demain, s'ils ne viennent pas me chercher, ce sera mon enfer». Quand les Marquisiens le récupèrent comme prévu, ils rient de celui qui n'a même pas su abattre un cochon sauvage. ■



Blaise Hofmann, 36 ans, est né à Morges (VD).

Blaise Hofmann, *Marquises*, Editions Zoé 2014, 250 pages. C'est son cinquième livre.



gne. Le voyage aux antipodes restera toujours une transaction à double sens, bourrée de quiproquos comme un exploit. En élaguant les îles mythiques de leurs mirages, lagons turquoise et tribus tatouées aux sensuelles vahinés, Hofmann vit aussi l'exploration inversée, cinglante ou amusée. Paroles d'un ses personnages: «En Europe, les gens sont devenus méfiants, fermés, égoïstes, tristes. Si c'est ça le résultat du progrès, il vaut mieux manger des bananes et du poisson cru dans une case en bambou tressé». C'est en 1595 que le navigateur et explorateur espagnol Alvaro de Mendaña nomme l'archipel *Marquesas*, en l'honneur de la femme du vice-roi du Pérou, le marquis qui a rendu possi-

Le Courrier, 28 décembre 2014.

Par Marc-Olivier Parlatano.

Les Marquises, archipel d'impressions

Hiva Oa, Nuku Hiva, Ua Pou, ainsi s'appellent quelques-unes des quatorze îles du Pacifique qui constituent l'archipel des Marquises. L'écrivain romand Blaise Hofmann s'est rendu dans ces îles du «bout du monde», situées à quelque 1600 kilomètres de Tahiti, et signe *Marquises*, un récit aux airs de mosaïque, carnet de route tout à la fois empathique et critique. Même si on pense aussitôt au chanteur belge Jacques Brel et au peintre français Paul Gauguin, qui y reposent, *Marquises* s'aventure bien au-delà des idées toutes faites sur «Te Fenua Enata» (appellation autochtone de l'archipel).

L'ouvrage ne ressemble pas aux autres récits de voyage. On sera surpris à la lecture de certaines pages de celui qui a reçu en 2008 le Prix Nicolas Bouvier au Festival Etonnants Voyageurs: Blaise Hofmann donne à lire les réactions qu'il a suscitées en racontant les Marquises sur son blog. Et l'on découvre que plus d'un îlien s'est montré indigné et s'insurge. «Vous parlez de Gauguin et de Brel... Les Marquises se doivent d'être autre chose qu'un cimetière d'étrangers célèbres», réplique quelqu'un sur la Toile. De quoi ajouter au caractère pluriel, multiforme du livre, lequel entremêle non seulement le passé et le présent mais également des comptes rendus de missionnaires, voire des récits de navigateurs.

De cette diversité des angles et des échos naît un livre contrasté. L'absence de stress relative parmi les insulaires, ou la beauté de tel site naturel (quoique l'environnement ait pâti des plantes et des animaux importés, à l'instar d'autres contrées océaniques) n'effacent pas d'autres aspects plus inquiétants: Blaise Hofmann rend compte par exemple de la violence conjugale qui sévit dans ce qui, du coup, n'est pas toujours un paradis, surtout pour les Marquisiennes. Sur l'autre versant, une certaine dose d'humour n'est pas absente. Qu'on songe à la mésaventure d'un Européen ayant tout plaqué, littéralement, pour rejoindre une autochtone qui en fin de compte en a préféré un autre; Madame Butterfly à l'envers, en somme, sans toutefois que le sang coule. Même les commentaires des navigateurs d'il y a un siècle et demi prêtent à sourire: à les lire, les Marquisiens seraient amènes, bienveillants, ou au rebours, irascibles et rancuniers. On croisera aussi la trace d'un colon suisse...

Ironie et humour grinçant entrent en scène quand il est question de Paul Gauguin; sur place, des insulaires prudes ont brûlé certaines de ses toiles qu'ils jugeaient osées; mais de nos jours, tout a changé, puisqu'une boutique qui refusait de faire crédit au peintre s'appelle Magasin Gauguin. Dérision et autodérision ne manquent pas non plus. Séduit, méditatif, Blaise Hofmann salue dans ce livre vivant et dynamique l'hospitalité marquise et le renouveau culturel local, sans dissimuler les réalités de l'acculturation et de l'empreinte du mode de vie moderne dans l'archipel.

Par Ruth Gantert

Noms d'îles

Le voyageur évoque ainsi, au cinquième chapitre, son parcours à travers les îles que les Européens appellent Marquises, visitées en hiver 2013-2014. Le résumé qu'il en donne fait référence à différents épisodes qui marquent chacune des étapes. Le livre commence par l'arrivée à Ua Huka, où le voyageur vient assister au Festival des arts marquisiens qui dure trois jours. Il suit avec intérêt les démonstrations, danses, tambours, banquets, mais ne manque pas de noter le décalage entre un folklore récemment ressuscité et la vie actuelle des villageois, sous l'influence de la technologie moderne. Sur son blog, il publie un compte rendu qui relate ses impressions sur le vif, n'omettant ni la «meuleuse qui polit un *tiki* de pierre», ni le caleçon Calvin Klein qui apparaît sous le costume traditionnel. Or, le blog est lu par les villageois et son auteur reçoit un retour immédiat sous forme de «baffe virtuelle» : les lecteurs marquisiens n'apprécient pas la fine ironie du récit et ne sont pas tendres avec ce touriste qui ose décrire le spectacle à sa manière. Le narrateur, sincèrement désolé, «tout petit dans [ses] tongs», fait preuve d'autodérision bien plus que d'ironie envers les autres. Il plaide coupable – tout en promettant de continuer à livrer ses «impressions fraîches, parfois caustiques, brutes.»

C'est effectivement – et heureusement – ce qu'il fait, en relatant les fêtes de Noël passées à Ua Pou, en compagnie tantôt de catholiques, de païens, de protestants, et de témoins de Jehovah, de sorte qu'il se demande si «un imam prosélyte» ne va pas surgir au détour d'un sentier, dans le prochain village. Cependant, malgré le ton spontané du récit, le voyageur n'est pas un touriste naïf qui relaterait uniquement son vécu. Il s'agit au contraire d'un narrateur cultivé et curieux, qui se nourrit de lectures, s'instruit sur l'histoire des îles en fréquentant les bibliothèques et les musées, et cite les écrivains voyageurs passés par les Marquises, de Hermann Melville à Pierre Loti, de Victor Segalen à Jack London. Le plus touchant des témoignages écrits est cependant la «correspondance de Fatu Hiva», une liasse de lettres que lui remet la petite-fille adoptive du premier colon de l'île, un Suisse nommé François Grelet, né à Vevey en 1868 et mort en 1916 à Omoa, village où il a créé une plantation de café. En lisant – avec le narrateur qui y passe la nuit et le jour suivant – les lettres du colon suisse à sa mère veuve et sa sœur, faites de demandes d'argent et d'envoi du «Messager boiteux», de promesses d'un retour et de récits de maladies ou de calamités, on pense aux lettres de Rimbaud à sa famille.

A l'opposé des nombreuses conversations avec les Marquisiens ou les touristes, la «robinsonnade» évoquée fait référence à cinq jours passés sur l'île déserte de Motane dans une solitude absolue, jusqu'à ce que le bateau vienne rechercher le narrateur et le ramener à Hiva Oa. À Atuona, il ne reste de Brel qu'une tombe et l'épave de son avion Jojo. Le voyageur poursuit sa route vers les deux îles qui manquent encore à son périple, Tahuata et Nuku Hiva. Les relations qu'il y noue et ses lectures complètent le tableau de ce paradis exotique entaché de côtés sombres: alcoolisme, maltraitance et violence sexuelle contre les femmes, racisme des blancs à l'égard des «barbares» longtemps accusés de cannibalisme.

Les sept chapitres consacrés aux sept îles adaptent leur style aux expériences relatées: si le trait est rapide, énergique et plein d'humour au début (en témoignent les zeugmes tels que «Le soir tombe, et l'oncle William aussi»), il se fait poétique et méditatif lors du séjour sur l'île déserte, et devient mordant ou mélancolique selon l'humeur du voyageur. Celui-ci s'obstine à prendre des sentiers peu battus, au sens propre comme au figuré. La suite des différents épisodes pourrait sembler décousue, s'il n'y avait pas, en guise de fil rouge, le thème de la communication, de la circulation de la parole écrite ou orale qui entrelace les dialogues avec les personnes et avec les textes. Des «posts» rapides sur la toile aux lettres d'autrefois attendues pendant trois mois, des discussions animées autour d'une table aux repas pris devant un écran de télévision, le livre est essentiellement tissé de rencontres et témoigne de l'importance de la parole. Au centre du texte, le voyageur se fait tatouer «des caractères plus évocateurs que ces vingt-cinq lettres auxquelles je suis limité pour vous en parler.» La très belle fin du récit, située symétriquement par rapport au début, se passe sur un bateau qui quitte l'île, parfaite image de la société des classes, qui se reflète du pont inférieur au quatrième étage. Un Marquisien s'étant faufilé illégalement jusqu'au bar des riches passagers y joue de la guitare, avant de se saisir du CD que lui tend un touriste admiratif «pour y déposer son autographe». Voilà l'essence de *Marquises*: les mots manipulent, épinglent et prennent possession du monde, que l'on pense aux noms donnés aux îles par les colons européens, mais ils peuvent aussi inviter à l'échange et en graver une trace.

L'Hebdo, 13 novembre 2014.

Blaise Hofmann
Marquises
des anges

Il avait cherché Rimbaud à Harare, le Che à La Higuera: il lui restait à faire le pèlerinage de Hiva Oa sur les traces de Brel. C'est chose faite. L'espace d'un hiver, l'écrivain vaudois Blaise Hofmann, 36 ans, a parcouru les six îles habitées de l'archipel des Marquises, se faisant même déposer quatre jours durant sur une île inhabitée pour jouer les Robinson, voisine de celle où Georges de Caunes décidait en 1962 de vivre une année en le racontant en direct à la radio, pliant bagage après cent jours. Evidemment, l'auteur d'*Estive*, Prix Nicolas Bouvier en 2008, découvre que «la solitude est corrosive», le «bout du monde globalisé» et les Marquistes désormais «christianisés, francisés, tahitienisés, américanisés». Et pourtant, nul «sentimentalisme déplacé» dans ce récit de voyage attentif, vivant,

empathique, documenté et ironique qui tord le cou aux fantasmes d'une société de cannibales et de vahinés colportés par Loti, London ou même Gauguin.

En sept chapitres, défilent des paysages à couper le souffle, des pêcheurs flegmatiques, un maire écolo et ses descendants plus propriétaires que prêteurs, des danseurs aux costumes végétaux, des militants du renouveau de l'identité marquisienne dans les années 70, des touristes australiens en mal de folklore et des descendants de colons suisses ravis de rencontrer l'un des leurs. Doté d'une belle capacité de remise en question, Blaise Hofmann voyage en digne héritier d'un Bouvier qui se laissait traverser par les pays autant qu'il les traversait avec patience et passion. Incapable de prendre la vie «aussi simplement» que les insulaires qui l'accueillent, le diariste-ethnologue, «Blanc en voie de renaturation», reconnaît qu'«on a tort d'idéaliser les îles». La vraie vie est toujours ailleurs. ■ ISABELLE FALCONNIER

«*Marquises*». De Blaise Hofmann. Zoé, 236 p. Vernissage le 13 novembre, 17 h 30 à Genève, Le Vent des routes. Le 14, 18 h à Vevey, La Fontaine. Le 21, 17 h à Martigny, Des livres et moi.

Des voyages par les mots

Par Aude Haenni

R GION L'ÉCRIVAIN VOYAGEUR

«Marquises», son dernier livre, vient de paraître. Son 10^e spectacle sera présenté en décembre aux Trois P'tits Tours. Blaise Hofmann, amoureux des mots et des voyages, ne s'arrête jamais. Sourire aux lèvres, l'esprit déjà ailleurs, il se dévoile.

Ses mots nous font voyager. «Marquises», son dernier livre, nous transporte en Polynésie française. Contraste plus qu'étonnant, c'est dans la dernière pinte de la région que Blaise Hofmann se raconte, tout en se régaland avec une assiette de papet vaudois. «J'ai ce côté terrien très important pour moi», explique ce natif de Villars-sous-Yens. «J'ai des racines assez profondes ici. Mes parents, viticulteurs arboriculteurs, y sont toujours. Mon père tient d'ailleurs le meilleur marché à la ferme du canton!» rigole-t-il.

Ancré dans la région, Blaise Hofmann a pourtant toujours voulu s'évader. «On surnommait le Gymnase de Morges le paquebot. Ça ne peut que donner envie de voyager!» On imagine sa valise prête dans un coin de sa chambre. Il terminera auparavant ses études en Lettres, lui qui était avant tout un scientifique. «J'adorais la physique. Je n'avais jamais lu un livre par moi-même avant mes 18 ans! Lettres n'était pas une évidence, jusqu'à ce qu'un prof du gymnase nous mette Moravagine de Blaise Cen-



Blaise Hofmann est un voyageur qui aime vivre à travers ses mots et ses rêves. Haenni

drans dans les mains. Et comme l'impression qu'il y avait soudain beaucoup de vie dans un livre mort...» L'amour des mots rejoindra ainsi celui de la découverte du monde.

Voyages et écriture

2001. Alors que Blaise Hofmann partait régulièrement hors de nos frontières, il réalise son premier grand voyage à l'âge de 22 ans; un tour d'un an et demi par voie de terre et de mer, entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique. «J'ai beaucoup écrit en route, ça a donné mon premier livre, «Billet aller simple».

Voyager et écrire. Sa vie, tout simplement. Le trentenaire blague; il ne voulait pas travailler, et

ne le veut toujours pas. Il raconte pourtant avoir touché à de nombreux boulots: journaliste, animateur, aide-infirmier, berger et bien d'autres encore. «J'enseignais au Gymnase de Burier jusqu'à l'année dernière. J'ai décidé de me consacrer uniquement à l'écriture, mais j'y retournerai je pense. Quand ton métier c'est de mettre des livres dans les mains des ados, que tu as le choix des livres et de la méthode, c'est vraiment magnifique.»

Pour l'heure, Blaise Hofmann a décidé de se consacrer uniquement à son art et de créer sa petite entreprise, «avec ses produits dérivés». «Je propose des ateliers d'écriture dans les écoles, à l'Institut littéraire suisse à

Bienne – ce qui est plutôt sérieux – et à des gens qui sont devenus des amis.» On l'aura compris, son quotidien se vit à travers les mots. Sans oublier l'évasion évidemment. Pour le plaisir. Et pour la création quand il en ressent le besoin. «J'écris quand ça résiste, quand ça continue à m'occuper l'esprit. Pour «Estives» (ndlr: où il se met dans la peau d'un berger durant un été), une année après, ça continuait à me poursuivre.»

Brel dit qu'on rêve durant son enfance, son adolescence et que c'est à l'âge adulte qu'on réalise ses rêves. Ou pas! On a une liste et il faut les faire les uns après les autres

Une longue liste

Les Marquises, c'était un rêve d'adolescent. «J'écouais beaucoup Brel quand j'avais 18 ans. Quand tu écoutes «La Quête», ça te change. C'est lui qui m'a mis ce mot, les Marquises, dans la tête.» 15 ans après y avoir songé, Blaise Hofmann y a enfin mis les pieds. «Brel dit qu'on rêve durant son enfance, son adolescence et que c'est à l'âge adulte qu'on réalise ses rêves. Ou pas! On a une liste et il faut les faire les uns après les autres.» Ses yeux bleus pétillants ne peuvent que confirmer que la liste est encore longue.

Ses prochains projets, il ne les dévoilera pas. Si ce n'est qu'il se consacre actuellement à l'écriture de son nouveau spectacle. Car Blaise Hofmann écrit aussi pour la scène. Que ce soit du théâtre, de la danse, une adaptation d'un livre, l'homme touche à tout. Sa 10^e création, «Génération en kits» qui sera présentée en décembre au Théâtre des Trois P'tits Tours est une comédie grinçante réalisée en collaboration avec Marc Desplas, un ami de longue date. Des créations collectives pour de belles expériences.

Si ce n'est que «passer des mois seul sur un livre, retrouver cette création sans aucun compromis financier, social, sans aucun compte à rendre, ça me manquait.»

Blaise Hofmann: un voyageur solitaire, un écrivain qui, par les mots, aspire au partage et à la création de liens entre les gens, sans frontières. |

Projets en cours

Blaise Hofmann a des projets. De nombreux projets!

► Le mois dernier, *Marquises* est sorti en librairie. Si vous n'avez pas encore acheté le livre – et même si vous l'avez déjà devoré – sachez que l'écrivain sera présent le 19 décembre à La Librairie à Morges pour une séance de dédicace.

► Si vous préférez le théâtre, place à «Génération en kits», une pièce qui parle de trentennaires avec une scénographie basée sur les étagères Expedit Ikea». Cette création originale des Trois P'tits Tours sera jouée à Morges à partir du 5 décembre. Intéressés? Réservez vite, 2 dates sont déjà complètes.

► Avril 2015. On n'y est pas encore, mais pour les amoureux de la poésie, notez que «Les salves poétiques» auront lieu à Morges avec nombreux ateliers d'écriture.

► Bonus, et non des moindres, Blaise Hofmann a été invité prochainement dans l'émission d'Antoine, le chanteur. Sourires du principal intéressé: «Ce n'est pas rien, on a passé des heures à danser sur sa chanson!»



HUELLEBECQ. Personne ne l'a encore lu, mais la polémique a démarré et il paraît que les réseaux sociaux s'enflamment déjà: le nouveau roman de Michel Houellebecq sortira le 7 janvier et s'intitule *Soumission*. L'histoire se passe en 2022: la France a un nouveau président, Mohammed Ben Abbas, membre du parti La Fraternité musulmane.

Ici, gémir n'est pas de mise

LIVRES. Blaise Hofmann a passé l'hiver dernier aux Marquises. L'écrivain vaudois, au regard toujours aussi affûté, en a tiré un livre de voyage, d'aventures, mais surtout de rencontres.

ERIC BULLIARD

Il a déjà sillonné le monde (*Billet aller simple*, 2006), passé un été à l'alpage (*Estive*, 2007), fait le tour de la Méditerranée par voie terrestre (*Notre mer*, 2009). Il a publié un roman (*L'assoiffée*, 2009), enseigné quelque temps dans un gymnase vaudois. Blaise Hofmann a repris la route. Ou plutôt les airs et la mer, pour passer l'hiver dernier aux Marquises, dans le Pacifique sud. Il en a tiré un livre, sobrement intitulé *Marquises*, où la franchise de son regard fait à nouveau merveille.

Depuis ses débuts littéraires, Blaise Hofmann (né en 1978) combine ainsi plume acérée et regard affûté. Toujours pertinent, jamais condescendant ni béatement émerveillé. Mais pas toujours bien compris: le début de son récit, il l'a publié sur un blog, lors de son séjour sur place. Réactions virulentes de Marquisiens: «Des âneries comme vous venez d'écrire, mettez-les où je pense, voulez-vous?» lit-il dans les commentaires.

«Des âneries comme vous venez d'écrire, mettez-les où je pense, voulez-vous.» UN ANONYME, SUR LE BLOG DE BLAISE HOFMANN

«Les bras m'en tombent. Ce petit blog inoffensif pensait bien faire.» Blaise Hofmann croyait rendre hommage au Festival des arts marquisiens, sur l'île de Ua Huka. Dououreux décalage. «Les coups durs sont intrinsèques au voyage, ils sont la mise de départ, le carburant. Cela dit, je reçois ma première baffe virtuelle. Virtuelle et anonyme: pas moyen de m'expliquer avec vous dans la vraie vie.»

«Fidélité au ressenti»

Ce qui ne lui enlèvera pas son acuité: «D'ores et déjà, je vous présente mes excuses pour ce qui suit. Je continuerai à suivre, pour unique règle, la fidélité au ressenti.» Une honnêteté qui traverse tout le livre. Blaise Hofmann se montre ouvert à toutes les rencontres, à toutes les discussions. Pas de recherche d'exotisme ni de pittoresque. Juste des hommes et des femmes qui l'accueillent, des paysages qui le fascinent, des histoires qui le passionnent.

Sur place, l'écrivain vaudois lit beaucoup, découvre les récits d'explorateurs qui l'ont précédé. Une femme lui confie les lettres de deux frères suisses, entre 1891 et 1916. François Grelet, plus tard rejoint par son frère



Blaise Hofmann pose sur les Marquises comme sur leurs habitants au regard jamais condescendant si béatement émerveillé. Il suit une «unique règle: la fidélité au ressenti». VONNE BÖHLER

Louis, s'est installé aux Marquises, pour élever des moutons et vivre de ses cultures, notamment le café.

Et Blaise Hofmann de conclure, désabusé: «Les habitants de Fatu Hiva ont cessé de cultiver le café il y a cinquante ans. Aujourd'hui, ils importent du Nescafé en poudre, des boîtes produites par une multinationale qui a son siège à Vevey, à deux pas du village d'origine de la famille Grelet.»

L'iPhone 6 vu de Hiva Oa

Ce genre de rapprochement, *Marquises* en distille à diverses reprises. «À Fatu Hiva, il n'est pas surprenant de voir un comptable pêcher au harpon le matin et traquer le cochon sauvage la nuit», relève par exemple Blaise Hofmann. Avant d'ajouter: «Ce qui

distingue Toa Nui, c'est qu'il en fait des films, tournés avec une caméra GoPro, accompagnés de commentaires sous-titrés, d'une bande-son reggae et d'un générique de fin, le tout aussitôt posté sur Facebook.»

La société mondialisée a atteint cet archipel isolé. À Puamau, «aux confins de l'île» Hiva Oa, il voit «pour la première fois l'iPhone 6 sur Youtube.» Il remarque, sans le déplorer ni s'en réjouir, cet étonnant mélange de modernité et de traditions plus ou moins artificiellement entretenues.

En pèlerinage

Le ton se fait plus caustique quand il évoque le *Paul Gauguin*, ce paquebot cinq-étoiles qui fait escale aux Marquises. «L'invasion commence. *Paul Gauguin*, cinq cents

têtes. Omoa, à peine trois cents. La lutte est inégale.» Blaise Hofmann se poste en observateur: «Montre au poignet, sourire poli, habits neufs, appareils photo à l'objectif. Il y a des chirurgies esthétiques qui ont mal vieilli, des maquillages trop appuyés, des coiffures contre-nature.»

Mais les Marquises qui intéressent Blaise Hofmann ne sont pas celles des touristes. Même s'il se rend sur la tombe de Brel, histoire de boucler sa «trinité adolescents» par ce pèlerinage: «Un romantisme désuet m'avait fait camper dans le maquis bolivien, près du hameau de La Figuera, où fut exécuté Che Guevara. [...] Ce même sentimentalisme déplacé m'avait amené à Harar, dans le vain espoir de sentir l'Éthiopie d'Arthur Rimbaud.» Restait Brel, sa tombe dans le cimetière qui surplombe le village d'Atuona.

Tête-à-tête avec l'idole

«Je suis aux Marquises, en tête-à-tête avec mon idole d'adolescence, et c'est une autre tombe qui me touche, celle de Raymond Robelet, un viticulteur bourguignon, déçu par la sécheresse de cœur des Européens, qui a tout vendu pour gagner les Marquises.» L'honnêteté, encore. Pas du genre à nous en mettre plein la vue, à nous expliquer à quel point c'est extraordinaire, l'autre côté du monde, simplement parce qu'il y est allé et pas nous.

Cette même modestie lui permet de raconter son voyage au «je» sans donner l'impression de se mettre en scène. Alors qu'il en a vécu, des aventures... Comme ces quatre jours passés sur une île déserte, avec «un peu de sable en guise de matelas» et «une porte-fenêtre béante sur l'horizon». Le paradis? Pas vraiment: «Motane n'a rien d'un Eden, et je n'ai rien d'un Adam. C'est un local d'expérimentation pour un laborantin qui ignore ce qu'il cherche.»

Terre des Hommes

Blaise Hofmann a aussi découvert la chasse aux cochons sauvages en pleine nuit, s'est fait tatouer, a goûté au *fātaru* «du thon plongé quelques heures dans de l'eau de mer où ont macéré pendant trois jours des têtes écrasées de chevrettes» et aux mangues «plus onctueuses que le plus onéreux des foies gras, joyeux Noël».

Il a joué au foot («un six contre six, les habillés contre les torses nus»), marché des heures à travers la forêt, s'est demandé ce qu'il faisait là. Il s'est souvenu des auteurs qui l'ont précédé, Jack London, Herman Melville, Pierre Loti, Surtout, il a rencontré Manu, Sarah, Ivana, Paul, Tanisha... Ses *Marquises* sont pleines d'humanité. «Les Marquisiens disent habiter le Fenua Enata – ou Henua Enana – tout simplement la Terre des Hommes.» ■

Blaise Hofmann, *Marquises*, Editions Zoé, 240 pages

NOTRE AVIS:

Tahiti-infos, 3 décembre 2014.

Par Mireille Loubet

Les Marquises vues par un voyageur suisse

Le livre *Marquises*, paru aux Editions Zoé à la fin du mois de novembre dernier est un carnet de voyages à travers les îles marquisiennes habitées (et même une île déserte). Un récit de voyage qui mêle les Marquises d'aujourd'hui, mais aussi l'histoire mouvementée de l'archipel, quelques légendes ainsi que de magnifiques rencontres avec la population. Blaise Hofmann est venu aux Marquises, au fin fond du Pacifique et au fin fond de la Polynésie pour tordre le cou à certains mythes anciens (le cannibalisme supposé des Marquisiens à l'arrivée des premiers colons européens) ; en conforter d'autres (sur l'hospitalité de ces îliens), ou découvrir les nouveaux mythes (grâce au renouveau et à la vigueur des arts locaux). Son voyage dans ces îles est encore tout récent : il a entamé son séjour avec le festival des arts des îles Marquises qui se déroulait en 2013 à Ua Huka et est allé, durant de longues semaines, d'île en île, prendre son temps dans chacune de ces îles habitées.

Ce voyageur pas comme les autres n'évite pas –mais ne recherche pas non plus- ni les traces de Gauguin, ni celles de Brel, Melville et autres célébrités passées par là au cours des siècles. Ce ne sont pas ces voyageurs ou résidents célèbres qui l'intéressent mais les habitants d'aujourd'hui, ce qu'ils savent éventuellement de leur passé, leur façon de vivre d'un autrefois encore si récent et d'un maintenant qui se construit sans cesse.

On le suit à travers les chemins de randonnée, les vallées et les criques sur sept (des 14) îles ou motu marquisiens. Son récit mêle ses descriptions des paysages, des villages et des gens, son propre ressenti mais aussi des rappels historiques sur la "découverte" des Marquises par les Espagnols, la venue des missionnaires, la colonisation "à la française", le tourisme d'aujourd'hui avec le débarquement massif des croisiéristes du Gauguin ou de l'Aranui. Ses propres écrits se mêlent ainsi à ceux qui l'ont précédé sur place ou à la lecture des journaux locaux, aux échanges entendus sur les radios marquisiennes, aux commentaires sur les pages Facebook de ses hôtes.

On pourrait craindre un récit brouillon et difficile à suivre, mais le constat est tout autre. On suit l'errance de l'auteur, ses propres rencontres avec des particuliers qui l'hébergent, partagent leur repas avec ce voyageur solitaire, se laissent aller à des confidences. On passe à pied avec lui d'une vallée à l'autre par des cols improbables, on croise des ermites modernes, mais aussi des Marquisiens d'aujourd'hui qui revendiquent le renouveau de leurs arts et traditions tout en étant de dignes représentants d'une société consumériste mondiale. Et alors ? Oui, même au plus profond des Marquises, sur une table branlante recouverte d'une toile cirée on peut surfer sur Facebook. Oui aussi, les pick-up japonais et la viande congelée aux hormones a envahi ce paradis terrestre mais cela n'enlève rien à une certaine authenticité.

Grâce à son récit, Blaise Hofmann rappelle aux futurs voyageurs des autres continents, que ce "bout du monde" du point de vue européen, ces îles Marquises si isolées dans le Pacifique et la Polynésie, ont aussi des populations qui vivent avec leur temps. Son livre en sept chapitres et sept escales -les six îles habitées, plus l'îlot désert de Motane- est

comme une longue conversation avec l'auteur. On ne s'y ennue pas, car les anecdotes qu'il a vécues ou celles issues du passé ont cette empreinte romanesque qui fait les beaux récits, sans jamais dériver pourtant du concret, du quotidien. De ce que l'on peut voir, toucher, sentir. Soudain le fantôme devient non seulement réel mais tout à fait abordable.

Matin Dimanche, 26 avril 2015.

▲ La place du voyage

Aude Seigne a tout juste 30 ans et vit à Genève. Blaise Hofmann en a une poignée de plus et a grandi en région lausannoise. Dans leurs livres, tout deux ont pourtant choisi de nous parler de leurs ailleurs. Le Pakistan, l'Ukraine et la Syrie pour la première, les contours de la Méditerranée, l'Afrique et les îles Marquises pour le second. Entre autres destinations. A trois ans d'écart, en 2008 et 2011, ils ont été les lauréats du Prix Nicolas Bouvier au Festival Étonnants Voyageurs de Saint-Malo. Il n'en fallait pas plus pour leur confier ce prestigieux héritage. Mais comment le ressentent-ils? Réponses croisées.

Vous retrouvez-vous dans l'appellation «héritiers de Bouvier»?

B.H.: Non, bien sûr, pas d'héritage, mais beaucoup d'admiration pour une œuvre qui, dans ce que l'on appelle encore «littérature de voyage», a remplacé le défi par l'humour, l'aventure par la poésie et le pédantisme par la franchise.

A.S.: Je finis par m'y reconnaître parce qu'on me le dit souvent, mais c'est un héritage aussi flatteur que lourd! Je n'ai pas eu l'intention de me placer dans sa lignée, mais c'est vrai

«Pas d'héritage, mais beaucoup d'admiration»

Blaise Hofmann

que je le cite beaucoup. Je l'ai découvert vers 18 ans, le moment où l'on se cherche des modèles pour sa vie de jeune adulte. Je reconnaissais en Bouvier une manière de penser qui m'habitait et me plaisait, mais qui m'a aussi ouverte à de nouvelles lectures et de nouvelles voies. C'était donc une sorte de guide.

Que représente pour vous cette «littérature de voyage»?

B.H.: Pas grand-chose, puisqu'on range dans ce même rayon, chez les Suisses par exemple, la prose sèche des défis spirituo-sportifs de Mike Horn ou Sarah Marquis, et le nomadisme poétique de Lorenzo Pestelli ou Anne-Marie Schwarzenbach...

A.S.: Pour moi, le point de convergence de deux intérêts. Adolescente, j'ai découvert que j'aimais voyager et j'aimais déjà lire depuis l'enfance. J'ignorais alors que la littérature de voyage pouvait constituer un «genre» en soi. Je tiens toujours des carnets, même dans la vie sédentaire, et en voyage ils deviennent une sorte de continuation plus dense de ce besoin de saisir les choses, de noter l'éton-

Enfants de Bouvier?

Bourlingueurs Dignes représentants de la nouvelle génération d'écrivains voyageurs en terre romande, Aude Seigne et Blaise Hofmann nous parlent de leurs attaches à ce genre littéraire si singulier.



Rencontres
Blaise Hofmann: sa 2 mai, 17 h
Aude Seigne: mc 29 avril, 15 h

nement ou le doute, comme si je ne faisais pas confiance à ma mémoire. Parfois je me dis qu'il y a une forme de facilité à écrire sur le voyage, car tout y est plus stimulant, plus libre...

Écrivain-voyageur à l'heure d'Internet et de Google View, qu'est-ce que cela change?

A.S.: Ça change tout! Je n'ai que 30 ans et je vois à quel point ma manière de voyager a changé en quinze ans. A 15 ans sur une île grecque, on trouvait de temps en temps un journal francophone qui datait d'une semaine. Les nouvelles du monde nous parvenaient donc avec ce délai. A 20 ans, j'allais dans un cybercafé tous les quelques jours pendant les longs voyages. Maintenant, je cherche des wi-fi gratuits et j'ai l'impression d'avoir manqué quelque chose si je ne me suis pas connectée pendant deux jours! Ce qui ne change pas, c'est la nécessité de se situer par rapport à la culture de son époque.

C'est-à-dire?

A.S.: Autrefois, on choisissait de décrire un lieu en accord ou en opposition avec ce qu'en avait dit Marco Polo ou Chateaubriand. Maintenant, on se situe par rapport à ce qui est

«On a tendance à croire qu'il n'y a plus d'inconnu»

Aude Seigne

accessible ou non en Street View, on compare les avis des utilisateurs voyageurs qui nous ont précédés à propos d'un musée ou d'un hôtel, les clichés qu'on confronte à la réalité d'un pays sont ceux du dernier buzz, etc. Ces habitudes font partie de notre monde, je trouverais étrange de faire comme si elles n'existaient pas.

B.H.: La Toile est un «outil» dont on aurait tort de se priver pour anticiper, accompagner ou digérer un voyage, mais aucun blog, aucun forum ne pourra jamais rendre les craquements du lac Baïkal au printemps, les secousses d'un truck pakistanaï ou les senteurs du marché central de Kinshasa... D'autre part, les internautes restent, pour l'instant, minoritaires sur cette terre.

Comment comprenez-vous le succès de ce genre de littérature?

B.H.: Peut-être que les gens travaillent trop...
A.S.: Les gens aiment rêver. On a tendance à croire qu'il n'y a plus d'inconnu, que tout a été dit, vu, fait, mais on admire ceux qui nous montrent le contraire...

A.-S.S.

Par Vincent Hort.

« Marquises » de Blaise Hoffmann

Les Marquises constituent un archipel de huit îles situées au Nord Est de la Polynésie française, en plein cœur de l’Océan Pacifique, à des milliers de kilomètres de l’Amérique du Sud et de l’Indonésie. Entre le XVII^{ème} et du XIX^{ème} siècle, quelques rares explorateurs ont décrit ces lieux isolés et les mœurs de leurs habitants, rapportant des récits de guerres tribales, de tatouages rituels et de cannibalisme.

C’est à la découverte de cet univers lointain que Blaise Hofmann a choisi de passer trois mois dans l’archipel d’où il ramène un nouveau récit de voyage simplement intitulé « Marquises ». L’auteur, né en 1978 à Morges, a régulièrement signé dans la presse des chroniques de voyage et publié plusieurs récits de ses périple. La narration de sa rude expérience de moutonnier d’un été sur l’Alpe lui a valu le Prix Nicolas-Bouvier (« Estive », 2007, *La Nation* N° 1816).

C’est donc en véritable écrivain-voyageur que Blaise Hofmann relate sa rencontre avec ces terres perdues. Se déplaçant d’île en île, il raconte les Marquises et les Marquisiens d’aujourd’hui avec intelligence, précision et une pointe de dérision qu’il réserve également à lui-même.

Son récit se présente comme un carnet de route où il consigne ses observations et ses impressions. Voyageant avec des moyens limités, il n’est ni un touriste, ni un ethnologue. Ses contacts avec les îliens sont simples et directs. Cette approche lui permet de susciter des rencontres avec des personnages singuliers pour lesquels l’auteur témoigne d’une réelle sympathie. Dans chaque île visitée, Blaise Hofmann noue contact avec quelques habitants dont il décrit le caractère, les activités, les projets et souvent leurs liens familiaux. Son livre contient ainsi une série de portraits de Marquisiens et de Marquisiennes particulièrement attachants, plus vrais et plus actuels que l’image que l’on se fait habituellement en pensant à Paul Gauguin ou Jacques Brel.

Le lecteur découvrira au fil des pages de « *Marquises* » la luxuriance de la végétation, l’immensité océane, la présence de l’Eglise et la résurgence des rites ancestraux, l’irruption de la consommation mondialisée, les conditions de vie frugales et les initiatives locales qui naissent en dépit ou sous l’égide distante et prodigue de l’administration de ce territoire français d’outre-mer.

Pour son séjour, l’écrivain a réuni différents comptes-rendus laissés par les navigateurs d’autrefois. Ceux-ci sont au demeurant peu nombreux et parfois contradictoires quant aux mœurs des indigènes, notamment sur la question controversée de l’anthropophagie. Au fil de ses rencontres, l’auteur parvient souvent à retrouver la trace des descendants de ceux qu’ont décrits les voyageurs qui s’arrêtèrent aux Marquises. En confrontant leurs souvenirs aux témoignages de ces explorateurs, on prend la mesure de l’incompréhension réciproque qui a pu s’installer entre les autochtones et leurs visiteurs.

Pour autant, le regard que porte Blaise Hofmann sur le travail de description et de consignation mené par les européens - explorateurs, marins, aventuriers, administrateurs ou missionnaires - n’est pas forcément critique. Au contraire, dans le renouveau culturel et identitaire que connaît depuis une ou deux décennies ce petit peuple de 10’000 âmes, l’apport de ces témoignages s’avère essentiel dans la réappropriation des coutumes et des traditions.

Au cours de ses pérégrinations, Blaise Hofmann eut l’occasion de mettre en lumière l’étonnante histoire de François Grelet, de La Tour-de-Peilz, venu s’établir en 1892 sur l’île de Fatu Hiva avec l’intention d’y développer le potentiel agricole du territoire. Sérieux et travailleur, il multiplia les entreprises et lança de nombreuses initiatives, de la plantation du café à l’élevage et au commerce du coprah. Ses efforts incessants se heurtèrent hélas aux calamités naturelles et à l’impéritie de l’administration coloniale. Ses espoirs et ses difficultés sont minutieusement relatées dans la correspondance suivie qu’il entretenait avec sa famille restée sur les bords du Léman et à laquelle il dut,

la mort dans l'âme, demander à plusieurs reprises une aide financière. S'il ne reste rien aujourd'hui des tentatives agricoles de François Grelet, il fit souche à Fatu Hiva où son fils Willy devint chef de l'île, ami de Gauguin et titulaire de la Légion d'honneur. La fille de Willy Grelet, aujourd'hui alerte vieille dame, anime le musée de l'île installé dans la propre demeure de son aïeul vaudois.

« *Marquises* » est une prenante invitation au voyage, au dépaysement et aux horizons nouveaux. Si Blaise Hofmann exprime avec talents la force et la richesse de la nature, il évite le piège de l'exotisme facile. Sa description des Marquisiens d'aujourd'hui nous fait découvrir et apprécier une communauté en voie de renaissance, cherchant son chemin entre les traditions ancestrales, une modernité parfois relâchée et le cadre plutôt bienveillant de l'administration française d'outre-mer.

Le Messenger, 24 octobre 2014.

Nouveau roman de Blaise Hofmann

Le jeune auteur suisse Blaise Hofmann sort un tout nouveau livre, *Marquises*, disponible en librairie dès le 6 novembre. Mercredi prochain, le Lausannois sera présent à la bibliothèque de Mézières pour une lecture de ses textes, inspirés notamment de ses voyages.



Le Lausannois Blaise Hofmann a déjà publié cinq livres, essentiellement des récits de voyage VIVIANE BÖHLER

« **L**es Marquises, tout le monde en a déjà entendu parler, sans pouvoir forcément pour autant situer ces îles. » Blaise Hofmann a justement choisi ce nom comme titre de son dernier livre, qui sortira le 6 novembre prochain. Mercredi, à l'occasion d'une soirée lecture à la bibliothèque de Mézières, il évoquera quelques passages de son nouvel ouvrage en avant-première. « Je pensais revenir sur mes anciens livres et commencer un voyage en partant de Moudon, pour se rendre ensuite vers des destinations beaucoup plus lointaines. »

Inspiré de Brel

La chanson de Brel *Les Marquises* a emmené l'auteur lausannois vers la Polynésie française. « J'y suis resté trois mois, et j'ai visité sept îles. Mon livre est justement composé du même nombre de chapitres. » Blaise Hofmann ne pensait pas forcément revenir avec un ouvrage de son aventure, mais une fois sur place, la plume l'a titillé. « Plusieurs choses ont retenu mon attention. Dans les années 1920, les Marquisiens ont failli disparaître et leur culture s'était bel et bien évanouie. C'est un peuple qui a dû se reconstruire. »

L'auteur a également relevé que les Marquises sont une destination très prisée par les Occidentaux. « J'ai rencontré des gens, mais j'ai aussi lu des histoires de personnes s'expa-

triant. J'ai ainsi pu voyager avec différents regards. C'est ce que j'ai retranscrit dans mon livre. » Ses textes retracent des histoires datant des missionnaires ou des colons, ou certaines plus récentes, comme un homme de Vevey croisé sur une des îles. « J'ai multiplié les sources. Ce n'est pas un récit de voyage comme j'en ai déjà écrit, avec *Notre Mer* par exemple. Je voulais aller plus loin dans l'histoire de l'endroit... »

Il vit de sa plume

La dernière production de Blaise Hofmann était sortie en 2009. « J'avais envie de laisser un peu de côté l'écriture individuelle pour créer différemment. Je me suis consacré au théâtre. Depuis, j'ai eu la réflexion inverse: j'en ai eu marre de ces questions de budget à respecter, etc. Et je suis partie direction des Marquises. » Il a également la chance d'avoir désormais la confiance de ses éditeurs, l'Aire et Zoé. « Pour mon premier ouvrage, cela avait été difficile. Je m'étais auto-produit. J'ai rencontré un certain succès et depuis, je n'ai plus de problème pour être publié. »

Le Lausannois de 36 ans parvient à vivre de sa plume. « Grâce aussi aux "produits dérivés" comme mes chroniques journalistiques, ou les ateliers d'écriture que j'organise. » Ces derniers peuvent être mis sur pied en milieux scolaires, ou pour des adultes. « Ils se déroulent alors sur un week-end. Le prochain sera organisé au printemps. »

Valérie Blom

■ **Blaise Hofmann, soirée lecture intitulée Littérature vagabonde: de l'exotisme du proche aux antipodes, mercredi à 20 h 15, à la bibliothèque de Mézières, au Collège du Raffort**

La Précarité du sage, 24 novembre 2014.

Par Guillaume Thouroude

Deux jeunes écrivains aux antipodes : Julien Blanc-Gras et Blaise Hofmann

En lisant *Les Marquises*, de Blaise Hofmann, je pense constamment à un autre écrivain de voyage, Julien Blanc-Gras.

Ou plutôt, je pense à un récit spécifique de Blanc-Gras, publié en 2013 : *Paradis avant liquidation* (Au Diable Vauvert éd.). Les deux livres décrivent la vie et l'histoire d'îles lointaines où il ne fait pas forcément bon vivre, mais qui ont incarné, chacune à leur manière, l'image du paradis. D'un côté les Marquises, qui renvoient aux peintures sauvages de Gauguin et à la voix de Brel. De l'autre les îles Karabati, dans l'océan Pacifique, c'est-à-dire la carte postale du lagon et des cocotiers.

De ce point de vue (le paradis qui est devenu un enfer), le récit de Julien Blanc-Gras est plus convaincant, car il adopte cette question comme axe de narration. Chapitre après chapitre, le lecteur est atterré devant ce qui devrait être un territoire de bonheur simple, et qui se révèle un cloaque abominable.

Blaise Hofmann, lui, ne prétend pas dire la même chose. C'est d'ailleurs un peu le problème de son livre : *Les Marquises* (Zoé, 2014) n'a pas d'angle d'attaque particulier, il consiste en une narration plaisante et intéressante d'un séjour aux Marquises, sans plus. On passe de personnages en personnages, d'un lieu à l'autre, sans raison apparente, en dehors du fait que l'auteur a bel et bien rencontré ces gens et visité ces lieux.

Je n'aime pas donner de leçons, et je ne juge pas la qualité littéraire du livre d'Hofmann. Ce que j'écris là est seulement une impression de lecture, due au télescopage de deux livres qui sont parus presque en même temps. Si je me permets de dire ce qui est bon et ce qui ne va pas à mes yeux, c'est uniquement pour lancer une réflexion ; je me parle à moi-même, comme dirait Montaigne, et ne cherche aucunement à prescrire quoi que ce soit.

Le récit de voyage est un genre protéiforme et monstrueux, il peut s'adapter à tout. Il n'y a pas de règles auxquelles il faudrait obéir. On fait ce qu'on veut dans le récit de voyage et c'est très bien comme ça. Mais si l'on veut, ce qui est mon cas, que ce genre gagne les lettres de noblesse qu'il mérite, il faudrait peut-être structurer nos récits en leur donnant un axe, un angle ou une problématique. Qu'il y ait un projet de départ, quelque chose comme ça. Celui qui excelle à cela, c'est évidemment Jean Rolin, mais on me reproche de trop parler de Jean Rolin, alors je ferme ma bouche.

On sent qu'Hofmann ne veut pas choisir, car il ne veut rien délaissier. Qu'il veut parler de

tout, et qu'il ménage, en quelque sorte, la chèvre et le chou. Le quotidien et les légendes, la nature et les profils Facebook, le renouveau culturel et les poulets aux hormones. Il est vrai que tout cela existe, mais l'impression laissée, à la lecture, est celle d'un témoin qui coche les cases de tout ce qui est important à dire, alors qu'un écrivain devrait nous emporter dans un voyage dont il est le capitaine.

Cette même indécision se retrouve à la quatrième de couverture, quand l'éditeur et l'auteur cherchent à qualifier le ton du livre : "C'est un carnet de route plein d'autodérision, un regard empathique, curieux, critique et généreux". C'est un peu tout ça à la fois, et pour le coup, aucune de ces postures stylistiques et/ou éthiques ne s'impose. Une scène m'a beaucoup intéressé, dans Marquises. Le narrateur assiste à un festival de danse traditionnelle, et publie sur son blog les petits reportages qu'il en retire. Grâce aux réseaux sociaux, son blog est lu dans son pays natal, la Suisse, mais aussi par des gens concernés, des Marquisiens furibards. Le billet de blog reçoit des commentaires injurieux et virulents. On l'accuse de ne rien comprendre, d'être un touriste dédaigneux qui juge du haut d'un mauvais complexe de supériorité. L'auteur du livre, et du blog, est évidemment très emmerdé : "Je reçois ma première baffe virtuelle. Virtuelle et anonyme". Hofmann a raison de dire que les écrivains d'autrefois ne pouvaient pas connaître ce genre de déconvenue, car alors, on écrivait au retour, et exclusivement pour les compatriotes. On se foutait pas mal de savoir ce que ressentaient les gens du pays visité.

Cela pourrait introduire à de nombreux sujets de réflexion passionnants, compte tenu des moyens actuels du voyage, de la présence d'internet, de la relative immédiateté que proposent les blogs et les réseaux sociaux. Chemin faisant, c'est effectivement le statut de l'écrivain, du récit de voyage et de sa réception, qui est mis en question.

Malheureusement, Blaise Hofmann fait son mea culpa et passe à autre chose. J'aurais aimé qu'il développe, surtout parce que j'ai vécu des histoires similaires, soit avec des lecteurs chinois, soit avec les néo-hippies du festival du Souffle du rêve. Cela aurait pu être une manière d'approche : les marquises connectées, le voyage virtuel, la cyber-écriture et les paysages redéfinis par les nouvelles technologies.

A l'inverse, Julien Blanc-Gras a abordé les îles Kiribati avec un angle d'attaque précis. Comme ces îles vont bientôt disparaître sous la mer, à cause du changement climatique, ce voyage est une sorte de dernier relevé avant disparition. Paradis, avant "liquidation". Avec les deux sens, drolatiques et tragiques, du mot liquidation : dissolution d'une entreprise, et noyade dans un liquide hostile. L'océan aux couleurs turquoise devient un monstre pollué et toxique qui va tout recouvrir et tout avaler.

La différence entre ces deux auteurs est peut-être que l'un est grand reporter. Blanc-Gras a signé, notamment, quelques reportages pour le magazine M du Monde. Il a peut-être développé l'art et la manière de raconter des choses en fonction d'une question et de s'y tenir. Blaise Hofmann, lui, s'inscrit dans la tradition des écrivains marcheurs, qui écrit un livre comme une promenade, avec un souci du rythme et des détails ; sauf qu'une promenade, par définition, choisit un itinéraire, une route, qui laisse de côté le territoire qui n'est pas traversé, et que Marquises s'occupe de tout un territoire.

Ils sont allés aux antipodes, et ils sont un peu aux antipodes l'un de l'autre.



Blaise Hofmann | l'invité Jacques Brel still alive

La première chose que j'ai faite en arrivant aux Marquises, c'est d'aller voir la tombe de Jacques Brel. Il y avait mieux à faire.

Chapeau de paille, chemise et pantalons blancs. Stylo glissé sous le bracelet de sa montre. Brel ne fume plus depuis deux ans, il a pris un peu de ventre. Les enfants lui crient «jakbrel!» en un mot. Il leur répond «bande de petits salopauds!» Direction le magasin Gauguin pour aller boire une bière. À son bras, Maddy, sa «Doudou», une Guadeloupéenne rencontrée lors du tournage de L'Aventure, c'est l'Aventure. Elle a 33 ans. Lui 47.

«Je vis sur une île perdue, belle à crever, mais rude et austère.» Il n'a pas le téléphone et l'électricité est coupée le soir. «Il n'y a pas la télévision, alors on lit beaucoup, on parle beaucoup, on rit beaucoup, puisqu'on est obligé de faire soi-même

ce que quelqu'un, un jour, pourrait faire à la télévision pour vous.»

Brel revalide sa licence de pilote, achète d'occasion un Twin Bonanza et transporte le courrier, se charge des évacuations sanitaires. Un jour, à bord de son Land Cruiser vert foncé, il lance à Sœur Elisabeth: «Venez ma sœur, on va s'envoyer en l'air!»

Un autre jour, il s'adresse à Maddy: «Veux-tu que je refasse un disque? Ne réponds pas tout de suite. Réfléchis bien. Je ne suis pas drôle quand je travaille. Tu n'as jamais vu ton vieux travailler, je suis infernal.» Elle dit oui, alors il compose Les Marquises, le disque le plus vendu de toute l'histoire phonographique, un album qu'il ne chantera en public qu'une seule fois, et devant une seule personne: une jeune Marquisienne aveugle nommée Henriette.

Brel achète un orgue électronique, une chaîne hi-fi de la musique classique, et puis Trenet, Nougaro et Brassens. Il est aborné au Canard enchaîné et commande à Papeete les œuvres

complètes de Shakespeare. Changer la mort de Léon Schwartzberg sera son ultime lecture...

Aujourd'hui, je suis devant sa tombe. Et ne ressens pas grand-chose. Sur le chemin qui redescend au village, aucune trace de sa maison. Détruite, puis reconstruite en plus moderne, elle est louée à des Tahitiens. Ici, on n'aime pas la musique de Brel; on ne peut pas danser dessus. Ici, on n'entend ses chansons qu'à l'Espace Brel, une sorte de musée, un hangar qui abrite son avion restauré. C'est qu'aux Marquises, on n'a pas le culte de la relique. On vit. On ne regrette pas.

Imaginez Brel aujourd'hui! Il aurait 84 ans...

C'est clair, les Marquises sont plus qu'un cimetière. Mieux vaut alors leur consacrer mes journées, et me souvenir en secret d'un Belge excessivement vivant: «La bêtise, c'est un type qui vit et se dit: je vis, je vais bien, ça me suffit. Il ne se botte pas le cul tous les matins en se disant: ce n'est pas assez, tu ne sais pas assez de choses, tu ne fais pas assez de choses. C'est de la paresse, une espèce de graisse autour du cœur et du cerveau.»

RADIO

28.02.2015 : La Danse des Mots, Yvan Amar, RFI

26.12.2014 : Les Papillons d'hiver, Sonia Zoran, RSR 1ère

22.12.2014 : Vertigo, Christine Gonzalez, RSR 1ère

2.12.2014 : Vous m'en direz des nouvelles, avec Antoine, RFI

17.11.2014 : Détours, Martine Galland, RSR 1ère

3.11.2014 : Entre les lignes, David Collin, Espace 2

TV

28.5.2015 : La Puce à l'oreille, RTS1

14.02.2015 : 200 Millions de critiques, TV5 Monde.

15.01.2015 : Un livre, un jour, France 3

6.01.2015 : Journal 64', TV5 Monde